- PALLI









# PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

# PETITE
# BIBLIOTHEQUE
## DES
# THÉATRES,

*Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.*



A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.



M. DCC. LXXXV.
*Avec Approbation, et Privilége du Roi*

# LE MENTEUR,

## COMÉDIE

## DE P. CORNEILLE.





A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

# A M. * * *.

## Monsieur

*Je vous présente une Piece de Théatre d'un style si éloigné de ma derniere, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait Pompée pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de Polyeucte si puissans que ceux de Cinna, et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe, quand le sujet le pourroit souffrir; j'ai fait le Menteur pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des François, aiment le changement, et après tant de Poëmes graves, dont nos meilleures plumes ont enrichi la scene, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué, qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de*

*ce que pouvoit la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet : dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma premiere réputation, je ne pouvois l'abandonner tout-à-fait sans quelque espece d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Séneque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné de rare à sa Médée, ainsi, quand je me suis résolu de repasser dn héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux* Lope de Véga, *de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de* La sospechosa verdad, *et me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux Poëtes, ainsi qu'aux Peintres, j'ai cru que,*

*nonobstant la guerre des deux Couronnes, il m'étoit permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce étoit un crime, il y a long-tems que je serois coupable, je ne dis pas seulement pour le Cid, où je me suis aidé de D. Guillen de Castro; mais aussi pour Médée, dont je viens de parler, et pour Pompée même: où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Séneque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis, approuveront du moins que je pille chez eux; et soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin, ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins. Je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

CORNEILLE.

# AU LECTEUR.

BIEN que cette Comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Véga, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné le Cid et Pompée, dont en l'un vous avez vu les vers Espagnols, et en l'autre les Latins, que j'ai traduits ou imités de Guillen de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais comme j'ai entiérement dépaysé les sujets pour les habiller à la Françoise, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le François, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidens, qui, bien qu'ils soient imités de l'original,

n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entiérement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxieme Partie de ses Comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même tems que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les Anciens, ni parmi les Modernes. Elle est toute spirituelle, depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidens si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierois peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce Poëme, si je n'y étois confirmé par celle qu'en a fait un des premiers hommes de ce siecle, et qui, non-seulement est le protecteur des savantes Muses dans la Hol-

lande, mais fait voir encore par son propre exemple, que les graces de la Poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique, et les plus nobles fonctions d'un Homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, Secrétaire des Commandemens de Monseigneur le Prince d'Orange. C'est lui que Messieurs Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qui n'a pas dédaigné de montrer au Public l'état qu'il fait de cette Comédie par deux Épigrammes, l'un François et l'autre Latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzévirs à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Véga, que peut-être il ne connoissoit pas pour le premier Auteur de cette merveille de Théatre.

## *In Præstantissimi Poëtæ Gallici*

# CORNELII

## COMŒDIAM, *quæ inscribitur* MENDAX.

*Gravi cothurno torvus, orchestrâ truci*
*Dudùm cruentus, Galliæ justus stupor,*
*Audivit et vatum decus Cornelius.*
*Laudem Poëtæ num mereret comici*
*Pari nitore et elegantiâ, fuit*
*Qui disputaret, et negarunt inscii;*
*Et mos gerendus insciis semel fuit.*
*Et ecce gessit, mentiendi gratiâ*
*Facetiisque, quas Terentius, pater*
*Amœnitatum, quas Menander, quas merum*
*Nectar deorum Plautus et mortalium,*
*Si sæculo reddantur, agnoscant suas,*
*Et quas negare non graventur non suas.*
*Tandem poëta est: fraude, fuco, fabulâ,*
*Mendace scenâ vindicavit se sibi.*
*Cui Stagitæ venit in mentem, putas,*
*Quis quâ prœivit supputator algebrâ,*
*Quis cogitavit illud Euclides prior,*
*Probare rem verissimam mendacio!*

CONSTANTER, 1645.

# A MONSIEUR CORNEILLE, SUR SA COMÉDIE, LE MENTEUR.

EH bien ! ce beau Menteur, cette Piece fameuse,
*Qui* étonne le Rhin, et fait rougir la Meuse,
Et le Tage et le *Pô*, et le Tibre Romain,
De n'avoir rien produit d'égal à cette main,
A ce Plaute *rené*, à ce nouveau Térence,
La trouve-t-on si loin, ou de l'indifférence,
Ou du juste mépris des Savans d'aujourd'hui ?
Je tiens, tout au rebours, qu'elle a besoin d'appui,
De grace, de pitié, de faveur affétée,
D'extrême charité, de louange empruntée.
Elle est plate, elle est fade, elle manque de sel,
De pointe et de vigueur ; et *n'y* a carouzel
Où la rage et le vin n'enfantent des Corneilles
Capables de fournir de plus fortes merveilles.
Qu'ai-je dit ? Ah ! Corneille, aime mon repentir ;
Ton excellent Menteur m'a *porté* à mentir.
Il m'a rendu le faux si doux et *si* aimable,
Que, sans m'en aviser, j'ai vu le véritable

Ruiné de crédit, *et* ai cru constamment
*N'y* avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.
Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire ?
A moins que d'en mentir, je n'en pouvois rien dire.
La plus haute pensée, au bas de sa valeur,
Devenoit injustice *et* injure à l'Auteur.
Qu'importe donc qu'on mente, ou que, d'un foible
éloge,
A *toi* et ton Menteur faussement on déroge ?
Qu'importe que les Dieux se trouvent irrités
De mensonges, ou bien de fausses vérités ?

CONSTANTER.

# SUJET

## DU MENTEUR.

DORANTE, fils de Géronte, arrive de Poitiers où il a fait son droit; et il se félicite d'être à Paris, où il va abandonner la robe pour l'épée. Il rencontre Clarice et Lucrece, deux amies, qui descendent de voiture, et dont la premiere fait un faux pas. Il lui offre son bras et brusque aussi-tôt une déclaration, l'assurant que, depuis un an qu'il est revenu des guerres d'Allemagne, il la poursuit sans cesse, et qu'elle n'a reçu de cadeaux que de lui. Cliton, son valet, qui s'est informé du cocher de ces femmes, quelles elles sont et où elles demeurent, le lui apprend dès qu'elles ont disparu; mais il est fort surpris de l'entendre parler de guerre, en sortant d'une école de Droit. Pour ajouter à sa surprise, Philiste et Alcippe, ce dernier amant de Clarice, et tous les deux amis de Dorante, viennent s'entretenir d'une fête donnée à Clarice, sur l'eau, sans

sans que l'on sache par qui, et Dorante s'en fait passer pour l'Auteur, sans y avoir eu aucune part ; ce qui le brouille cependant avec Alcippe, contre lequel il se bat, et qu'il dit bientôt avoir tué, quoiqu'il n'en soit rien. Géronte veut faire épouser Clarice à Dorante, qui la confond avec Lucrece, et qui, pour se soustraire à ce mariage et se conserver à sa prétendue Lucrece, qui n'est autre que Clarice, invente un hymen clandestin qu'il dit avoir été forcé de contracter à Poitiers. Géronte lui pardonne cet attentat à son autorité, et veut même écrire au pere de sa bru pour l'engager à la lui envoyer; mais Dorante, ne sachant trop comment nommer le pere et la fille, leur donne des noms en l'air, qu'il oublie et contredit bientôt. Un certain Argante, ami de Géronte et arrivant de Poitiers, l'assure qu'il n'existe point de tels noms dans cette Ville. Le vieillard, furieux d'avoir été trompé par son fils, lui en fait les plus vifs reproches. Celui-ci s'excuse sur l'amour qu'il pense avoir pour Lucrece, lequel ne lui permet pas d'accepter la main de celle qu'il croit Clarice. Géronte s'apaise encore, et va même demander la main de Lucrece

pour Dorante, qui a une scene nocturne avec les deux amies à leur fenêtre, et qu'il prend toujours l'une pour l'autre. Mais enfin, s'appercevant de son erreur, il se fixe à Lucrece, que Géronte vient de lui obtenir, et il laisse Clarice à Alcippe ; ce qui termine la Piece par un double mariage.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## LE MENTEUR.

« Il faut avouer que nous devons à l'Espagne » la premiere Tragédie touchante et la premiere » Comédie de caractere qui aient illustré la » France, » dit Voltaire, Préface du Menteur, édition de Corneille avec des commentaires. « Ne rougissons point d'être venus tard dans » tous les genres. C'est beaucoup, que dans un » tems où l'on ne connoissoit que des aventures » romanesques et des turlupinades, Corneille » mît la morale sur le Théatre. Ce n'est qu'une » Traduction; mais c'est probablement à cette » Traduction que nous devons Moliere. Il est » impossible, en effet, que l'inimitable Moliere » ait vu cette Piece, sans voir tout d'un coup la » prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous

» les autres, et sans s'y livrer entiérement. Il y a » autant de distance de *Mélite* au *Menteur*, » que de toutes les Comédies de ce tems-là » à *Mélite* : ainsi Corneille a réformé la scene » tragique et la scene comique par d'heureuses » imitations. »

» Le succès que cette Comédie a eu dans sa » nouveauté, et la réputation qu'elle s'est con- » servée au Théatre, depuis plus d'un siecle, » justifient assez, » selon Parfaict, ( Histoire du Théatre François, tome sixieme, pag. 230 et suivantes ) « ce discernement de Corneille » dans le choix d'un sujet imaginé heureuse- » ment, dont la conduite et les incidens font » toujours plaisir. Il est vrai que, pour être » goûté, ce sujet avoit besoin de l'art de l'Au- » teur qui y a ajouté les regles et les bienséances » du Théatre, un peu trop négligées par les » Poëtes Espagnols. Un modele si beau ne man- » qua pas d'être suivi par les Auteurs contempo- » rains, et servit à les dégoûter un peu du genre » Tragi-Comique. On chercha à plaire par des » intrigues amusantes, d'un fonds plus comique, » et par des discours assaisonnés de meilleures

» plaisanteries. C'étoit avant Moliere tout ce » qu'on demandoit à un Auteur qui entreprenoit » de donner une Comédie.... Comme Corneille » n'a également songé qu'à plaire, on peut dire » qu'il a parfaitement réussi. Sa Comédie, la » plus ancienne de celles qui sont restées au » Théatre, n'a point cessé d'y être applaudie. » Les différens embarras où se trouve le Menteur, » font autant de plaisir, que la façon dont il s'en » tire cause de surprise. Outre le personnage de » Dorante, qui est soutenu avec tout l'art pos- » sible, on peut remarquer le caractere naïf de son valet, la finesse des rôles de ses maîtresses, » celui d'Alcippe et celui du bon-homme Gé- » ronte. D'ailleurs, il regne dans cette Piece un » air de noblesse et un genre de comique inconnu » jusqu'alors; et les rôles semblent avoir été » composés pour les Acteurs qui les ont remplis » d'original. Corneille a donné, dans la troi- » sieme scene du premier acte de la *Suite du* » *Menteur*, les portraits des deux Comédiens » qui jouerent les rôles de Dorante et de Cli- » ton, Bellerose et Jodelet. »

Pierre le Messier, dit Bellerose, de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, en devint le Chef et l'Orateur. Il avoit de la grace, parloit facilement, et ses Discours faisoient toujours plaisir, par les traits dont il savoit les orner. Il fut l'un des meilleurs Acteurs Tragiques qui aient paru sous Louis XIII. Il joua le Menteur d'original; et le Cardinal de Richelieu lui fit présent d'un habit magnifique pour ce rôle; ce qui piqua tellement l'Acteur chargé de celui d'Alcippe, qu'il en tira tout le parti possible, afin de briller de son propre mérite.

Bellerose joua d'original la plupart des principaux rôles des Pieces de Corneille; mais ses talens n'ont pas empêché qu'on ne lui reprochât quelques défauts. Scarron, dans son Roman comique, fait dire à la Rancune que Bellerose a trop d'affectation; et l'on voit dans les Mémoires du Cardinal de Retz, que Madame de Montbazon ne pouvoit se résoudre à aimer le Duc de la Rochefoucault, parce qu'il ressembloit à cet Acteur qui avoit l'air fade.

Il quitta le Théatre en 1643, eut dans sa vieil-

lesse une conduite très-réguliere, et mourut plein de sentimens de piété, vers le milieu de Janvier 1670.

Loret, dans sa Gazette en vers, en parle ainsi :

« . . . . . . . .
» Mais, hélas ! à propos de rose
» Le célebre de Bellerose,
» Qui jadis, au fameux Hôtel
» Fut un si ravissant mortel,
» Dedans ses rôles de tendresse,
» Où chacun l'admiroit sans cesse,
» A succombé dessous les traits
» De cette Reine des squelets ;
» Mais, par d'heureuses destinées,
» Chargé tout ainsi que d'années
» De tant de mérites Chrétiens
» Que ( ce sont les sentimens miens )
» L'on pourroit pieusement croire
» Qu'il a de Saint-Genest la gloire,
» Qui fut de sa profession,
» Et de qui l'on fait mention,
» Parmi les Saints, dans la Légende, &c. »

« Corneille, dans sa course triomphante, » n'oublia point la Comédie, à qui il devoit sa » premiere gloire, » disent les Auteurs des An-

nales Poétiques, tome vingtieme, Vie de P. Corneille. « Il revint à Thalie ; mais avec les nou» velles forces que venoient de lui acquérir » études et la maturité de son génie, et il donna » le *Menteur*, &c. »

Plusieurs des vers de cette Comédie passerent en proverbe, dès sa nouveauté, et il n'y a gueres que quarante ans qu'un homme de la Cour contant à table des anecdotes fausses, l'un des convives se tourna vers le laquais du conteur, et l'appellant du nom du valet du Menteur, lui dit : « Cliton, donnez à boire à votre Maître. »

Feu M. Collé a refondu le Menteur et l'a mis en vers libres, dans les dernieres années de sa vieillesse ; mais il n'a point été joué de cette maniere.

# LE MENTEUR,

## COMÉDIE

## DE P. CORNEILLE;

Représentée en 1642.

A

## PERSONNAGES.

GÉRONTE, Pere de Dorante.

DORANTE, Fils de Géronte.

ALCIPPE, Ami de Dorante, et Amant de Clarice.

PHILISTE, Ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, Maîtresse d'Alcippe.

LUCRECE, Amie de Clarice.

ISABELLE, Suivante de Clarice.

SABINE, Femme-de-chambre de Lucrece.

CLITON, Valet de Dorante.

LYCAS, Valet d'Alcippe.

*La Scene est à Paris.*

LE

# MENTEUR,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A LA fin j'ai quitté la robe pour l'épée.
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée;
Mon pere a consenti que je suive mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de loix.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est mal aisé qu'au royaume du code,
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous;
Vous ferez dans une heure ici mille jaloux :
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais, comme vous, on ne peignit Bartole.
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi, comme en ce lieu l'on gouverne les Dames.

CLITON.

C'est-là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
Disent les beaux esprits; mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin.
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture,
De passer pour un homme à donner tablature:
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point, je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,

Où l'on puisse en douceur couler quelque moment ;
Pour me connoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous,
Que le son d'un écu rend traitables à tous.
Aussi, que vous cherchiez de ces sages coquettes,
Où peuvent tous venans débiter leurs fleurettes ;
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son tems, chacun le perd chez elles ;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal,
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons :
Ne me demandez point cependant de leçons ;
Ou je me connois mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos loix ne régloient pas si bien tous vos desseins,
Que vous eussiez toujours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse :
J'étois, en ces lieux-là, de beaucoup de métiers ;
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode ;
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode.
La diverse façon de parler et d'agir,

Donne aux nouveaux venus, souvent de quoi rougir.
Chez les Provinciaux, on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre;
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités:
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés,
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence:
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France, il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise.
De bien pires que vous s'y font assez valoir;
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Etes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour, et bien grand et bien rare;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd, au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains, qui n'oblige personne;

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud libéral, auprès d'une maîtresse,
Semble faire l'aumône, alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-tems, il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE, *voyant descendre trois femmes d'une voiture.*

Laissons-là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces Dames ?

CLITON.

Non, cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point-là gibier à des gens comme moi.
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir :
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

*(Il sort.)*

## SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir.*

HAI!

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service;
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard;
Mes soins, ni vos desirs n'y prennent point de part,
Et sa douceur, mêlée avec cette amertume,
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si-tôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnoissance :
Qui nous donne fait plus, que qui nous récompense ;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu,
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée,
L'heur en croit d'autant plus, moins elle est méritée ;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi, ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande ;
J'en sais mieux le haut prix, et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
Et si la recevant, ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait, sans dessein de les faire ;
Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame ;
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, Monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la premiere étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrâse en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;

Mais peut-être à présent que j'en suis avertie,
Le tems donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avois ignorés.

## SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui par-tout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins, depuis un an entier,
Je suis, et jour et nuit, dedans votre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades,
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON, *à part.*

Que lui va-t-il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans,
Il ne s'est fait combats, ni siéges importans,

Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Mes faits par la gazette en tous lieux divulgués...

CLITON, *bas à Dorante.*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable !

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable !
Vous en revîntes hier.

DORANTE, *à Cliton.*

( *A Clarice.* ) Te tairas-tu, maraud ?
Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut,
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrois encore un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes :
Je leur livrai mon ame, et ce cœur généreux,
Dès ce premier moment, oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ravir,
Céderent aussi-tôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, *bas à Clarice.*

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, Monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi! me priver si-tôt de tout mon bien!

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

(*Elles sortent.*)

## SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

SUIS-LES, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir;
La langue du cocher a bien fait son devoir:

La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;
Elle loge à la place, et son nom est Lucrece.

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi :
Il n'en sait pas le nom ; mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre :
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrece, ce l'est, sans aucun contredit ;
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;
Sans un petit miracle, on ne peut l'achever,
Et la nature souffre extrême violence,
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiete mes nuits,
Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis ;
Mais naturellement femme qui se peut taire,
A sur moi tel pouvoir, et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté.

Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrece ;
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse :
Ce n'est point là le sien. Celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades...
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

---

## SCENE V.

ALCIPPE, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Quoi! sur l'eau, la musique et la collation?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Hier au soir?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Hier au soir.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et belle?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Magnifique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et par qui?

ALCIPPE, *à Philiste.*
C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, *les saluant.*
Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.
Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.
J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace ;
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.
Avec nous de tout tems vous avez tout pouvoir.

DORANTE.
Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.
D'une galanterie.

DORANTE.
D'amour ?

ALCIPPE.
Je le présume.

DORANTE.
Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.
On dit qu'on a donné musique à quelque Dame.

DORANTE.
Sur l'eau ?

ALCIPPE.
Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme!

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir;
Le tems étoit bien pris. Cette Dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour :
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites ;
Ainsi...

CLITON, *bas à Dorante.*

Vous ne savez, Monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi, si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON, *à part.*

J'enrage de me taire, et d'entendre mentir.

PHILISTE, *bas à Alcippe.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre,
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis, je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique :
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;

Des flûtes au troisieme ; au dernier, des hautbois,
Qui tour-à-tour dans l'air poussoient des harmonies,
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies ;
Le cinquieme étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin ;
Là, je menai l'objet qui fait seul mon destin :
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussi - tôt servie.
Je ne vous dirai point les différens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices,
On servit douze plats, et qu'on fit six services ;
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,
Firent un nouveau jour d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquerent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-tems, on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumiere importune
N'eût pas troublé si-tôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la troupe, et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles :
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris, et l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle ;
Alors que le tems presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Sans raison toutefois votre ame en est saisie ;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.*

Le lieu s'accorde et l'heure, et le reste n'est rien.

( *Alcippe et Philiste sortent.* )

## SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MONSIEUR, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix, de parler ou te taire;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'appelle rêveries,
Ce qu'en d'autres qu'un maître, on nomme menteries;
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds,
Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernieres,
Et faites des festins qui ne vous coûtent gueres.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une Dame !
De lui dire d'abord : J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités ;
Si vous avez besoin de loix et de rubriques,
Je sais le code entier avec les authentiques,
Le digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat.
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant ;
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire sonner Lambois, Jean de Vert et Galas ;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus ils semblent rares ;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre, sans raison, n'importe, on les étonne ;
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne ;
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui veut vous ouïr, vous en faites bien croire ;
Mais celle-ci bien-tôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déja gagné chez elle quelque accès ;
Et loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin. Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine :
Vous allez au-delà de leurs enchantemens ;
Vous seriez un grand maître à faire des romans :
Ayant si bien en main le festin et la guerre,
Vos gens en moins de rien courroient toute la terre ;
Et ce seroit pour vous des travaux fort légers,
Que d'y mêler par-tout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles,
Et si-tôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussi-tôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps !...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

N'en prends point de souci; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;
Mais, Monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme, et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice :
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;
Et, comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout-à-l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai long-tems dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,

Et

Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers; mais il sent peu l'école,
Et si l'on pouvoit croire un pere à sa parole,
Quelqu'écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique;
Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,
Et je brûle sur-tout de le voir sous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix:
Je l'attendrai, Monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déja sur cette confiance.

( *Géronte sort.* )

---

## SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi, qu'en pourrai-je juger?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs:
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces!
Et que de beaux semblans cachent des ames basses!

Les yeux en ce grand choix ont la premiere part ;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard.
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
Mais sans leur obéir, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant ;
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrois le connoître ;
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant, en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son pere venoit seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et differe ;
Tantôt, c'est maladie, et tantôt quelque affaire :
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,
Et le bon-homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis point d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,

Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
Sa défaite est fâcheuse, à moins que d'être prompte:
Le tems n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre,
De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterois; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien;
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien:
Son pere peut venir, quelque long-tems qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrece est votre amie, et peut beaucoup pour vous,
Elle n'a point d'amans qui deviennent jaloux:
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler,
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrece.

CLARICE.

L'invention est belle, et Lucrece aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment.
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas ?

CLARICE.

Ah, bon Dieu ! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendroit la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !
Va pour moi chez Lucrece, et lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

( *Isabelle sort.* )

## SCENE III.

ALCIPPE, CLARICE.

ALCIPPE.

AH, Clarice ! ah, Clarice ! Inconstante, volage !

CLARICE, *bas le premier vers.*

Auroit-il deviné déja ce mariage ?....
Alcippe, qu'avez-vous qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer ?
Parle à ta conscience, elle devroit t'apprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon pere va descendre.

ALCIPPE.

Ton pere va descendre, ame double et sans foi !
Confesse que tu n'as un pere que pour moi ;
La nuit, sur la riviere....

CLARICE.

Eh bien ! sur la riviere,
La nuit, quoi ! qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit toute entiere.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots ?

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr, et demander le reste.
Ne saurois-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-tems, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours, si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton pere va descendre:

Il t'en souvient alors, le tour est excellent;
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le Ciel me fait te mieux connoître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Etre avec ton galant du soir jusqu'au matin,
Je ne parle que d'hier; tu n'as point lors de pere.

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystere?

ALCIPPE.

Ce mystere est nouveau; mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret:
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi....

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son pere avecque toi?
Tu passes, infidele, ame ingrate et légere,
La nuit avec le fils, le jour avec le pere!

CLARICE.

Son pere, de vieux tems, est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien ?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils....

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis ;
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun ?
Son entretien alors t'étoit fort importun,
Quand ses feux d'artifice éclairoient le rivage ;
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage.
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour,
Et tu ne l'as pas vu, pour le moins, au retour ?
T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux ?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe ; croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ;
Je connois tes détours, et devine tes ruses.

Adieu. Suis ton Dorante, et l'aime désormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton pere va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre:
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser;
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole, et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main et ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir; mon pere va descendre.

(*Elle sort.*)

## SCENE IV.

ALCIPPE, *seul.*

VA ! ris de ma douleur alors que je te perds,
Par ces indignités romps toi-même mes fers,
Aide mes feux trompés à se tourner en glace,
Aide un juste courroux à se mettre en leur place;
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes;
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissai-je dans son sang voir couler tout le mien!...
Le voici, ce rival, que son pere t'amene;
Ma vieille amitié cede à ma nouvelle haine:
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

(*Il sort.*)

## SCENE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous; le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, et me feroit malade.
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtimens!

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans;
J'y croyois, ce matin, voir une isle enchantée:
Je la laissai déserte, et la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes Palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses,
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une Ville entiere avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitans sont des Dieux ou des Rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,

Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tous momens de négliger la vie ;
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE, *à part.*

O ma chere Lucrece !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,
Mon pere, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle et sage,
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
Son pere, de tout tems, est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah, Monsieur, je frémi !
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *bas, à part.*

(*Haut.*) Il faut jouer d'adresse.
Quoi ! Monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras !....

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,

Je veux, dans ma maison, avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse et réparer mon sang:
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible!

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'est impossible?

GÉRONTE.

Impossible! et comment?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous,
Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.
Je suis....

GÉRONTE.

Quoi?

DORANTE.

Dans Poitiers....

GÉRONTE.

Parle donc, et te leve!

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'acheve.

GÉRONTE.

Sans mon consentement?

DORANTE.

On m'a violenté:
Vous ferez tout casser par votre autorité;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée,

Par

Par la fatalité la plus inopinée....
Ah ! si vous la saviez !....

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon pere ; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite....

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite....
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise, et son pere, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un, ni l'autre nom ;
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presqu'à mon arrivée :
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur,
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance ;
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus, en six mois, autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrettes ; mais honnêtes,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier, souvent, je me coulois sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre,
Ce fut, s'il m'en souvient, le second de Septembre,

Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé ;
Ce soir même son pere en ville avoit soupé.
Il monte à son retour, il frappe à la porte ; elle,
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin et d'abord, qu'elle eut d'esprit et d'art !
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe, en l'embrassant, son désordre à sa vue ;
Il se sied, il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir :
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que, sans m'inquiéter, elle plut à son pere.
Ce discours ennuyeux enfin se termina,
Le bon homme partoit quand ma montre sonna ;
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
Depuis quand cette montre, et qui vous l'a donnée ?
Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer ;
N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :
Elle a déja sonné deux fois en un quart-d'heure.
Donnez-la moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin.
Alors pour me la prendre, elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main ; mais voyez ma disgrace,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre, et moi je la crus morte ;
Le pere épouvanté gagne aussi-tôt la porte :
Il appelle au secours, il crie à l'assassin ;
Son fils et deux valets me coupent le chemin :

Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisois passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre; alors Orphise
De sa frayeur premiere aucunement remise,
Sait prendre un tems si juste, en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte, et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits et jusqu'aux escabelles;
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille:
Alors me voyant pris, il fallut composer.

(*Ici Clarice les voit de sa fenêtre; et Lucrece, avec Isabelle, les voit aussi de la sienne.*)

GÉRONTE.

C'est-à-dire, en françois, qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit, seul avec elle;
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle:
Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit;
A ne le faire pas ma tête en répondoit.
Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes;
Donc pour sauver ma vie, ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.

Choisissez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon pere.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu ;
Tu l'aimes, elle t'aime : il me suffit. Adieu ;
Je vais me dégager du pere de Clarice.

(*Il sort.*)

---

# SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice ?
Le bon homme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré ;
Il eût perdu le tems à gémir, à se plaindre,
Et malgré son amour se fût laissé contraindre.
O l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots.
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrece.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet ?...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, Monsieur, votre valet :
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître ;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau ;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités, j'ose bien espérer
Qu'assez mal-aisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse...

## SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, *donnant un billet à Dorante.*

Lisez ceci, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrece.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

(*Sabine sort.*)

## SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, et que tu n'es qu'un sot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle:
Cette nuit à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

*( Cliton sort. )*

---

## SCENE IX.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *présentant un billet à Dorante.*

MONSIEUR?

DORANTE.

Autre billet!
*( Après avoir lu tout bas le billet. )*
J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers:
Je te suis.

*( Lycas sort. )*

## SCENE X.

DORANTE, *seul.*

Je revins hier au soir de Poitiers ;
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déja querelle, amour, et mariage !
Pour un commencement ce n'est pas mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaire plus pressantes,
Plus en nombre, à la fois, et plus embarrassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler...
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un, ni l'autre aucun désavantage.
Je rends graces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que la chose égale, ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine :
Quel sujet aviez-vous de colere, ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considere,
Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrétement :
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrette.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui, sans me trahir, ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade,
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait, qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois ni d'erreur, ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux.
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée.
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée,
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion
De voir finir si-tôt notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de votre défiance;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu; je suis à vous.

(*Il sort.*)

---

## SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire!

ALCIPPE.

Hélas! je sors d'un mal, pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner?
A qui puis-je m'en prendre? et que m'imaginer?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
Cette galanterie étoit pour d'autres Dames.
L'erreur de votre Page a causé votre ennui;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui:
J'ai tout su de lui-même, et des gens de Lucrece.
Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse;
Mais il n'avoit pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avoient dîné.
Il les en voit sortir; mais à coëffe abattue,

Et, sans les approcher, il suit de rue en rue:
Aux couleurs, au carosse, il ne doute de rien;
Tout étoit à Lucrece, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrece et Clarice,
Il rend à votre amour un très-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carosse, entrer dans un bateau;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carosse avoit été prêté,
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
Avoient, en plein repos, passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc, sans sujet,
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet?

PHILISTE.

Je ferai votre paix; mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe, et sur l'heure apprêté,
Lui, qui depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit *incognito* visite une inconnue;
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi! sa collation....

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté:
La valeur n'apprend point la fourbe en son école;
Tout homme de courage est homme de parole,
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir:
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature, et menteur par coutume;
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser dupèr nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela, cependant, prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine;
Quiconque le peut croire, ainsi que vous et moi,
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du Page;
Mais vous?...

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons-là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice, et lui demander grace:
Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir ;
Je veux, par ce récit, vous préparer la voie,
Dissiper sa colere, et lui rendre sa joie :
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premieres chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumiere est fidelle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux,
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

(*Ils sortent.*)

## SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

ISABELLE, il est tems ; allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit ;
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre, as-tu bien vu Géronte ?
Et sais-tu que ce fils, qu'il m'avoit tant vanté,
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrece, avec moi, je l'ai fait reconnoître;
Et si-tôt que Géronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine, à nos yeux même, a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE.

Eh bien! cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul, qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu, s'érige en cavalier?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne.
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus;
Qui dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus, ou rêves!
Il aura cru, sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain,
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est; mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux,
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiere de fourbe il est maître, il y pipe.
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe:
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la piece a la moindre apparence!
Alcippe, cependant, m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien;
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrême.
Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et, pour l'en éloigner, il l'a rendu jaloux:
Soudain, à cet effort, il en á joint un autre;
Il a fait que son pere est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un pere, et brouiller l'autre amant?
Votre pere l'agrée, et le sien vous souhaite:
Il vous aime, il vous plaît; c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi! votre cœur se change, et désobéira?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde et perdre tes mesures;

Explique, si tu peux, encor ses impostures.
Il étoit marié sans que l'on en sût rien,
Et son pere a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage, et fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah! je dis, à mon tour, qu'il est fourbe, Madame!
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber son dessein;
Car pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit, auprès de vous, il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire, et pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir, du moins, à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité;
Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connoître.
Entrons donc chez Lucrece; allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
Si sa mauvaise humeur déja n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

(*Elles sortent.*)

## SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOICI l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
Son pere est de la robe, et n'a qu'elle de fille;
Je vous ai dit son bien, son âge et sa famille.
Mais, Monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si, comme vous, Lucrece excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard.
D'un et d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de personnes.
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins....
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

## SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, *à la fenêtre ;* DORANTE et CLITON, *en bas.*

CLARICE, *à Isabelle.*

Isabelle,
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(*Isabelle se retire de la fenêtre, et ne se montre plus.*)

LUCRECE, *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon pere,
Mais parle sous mon nom ; c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous là, Dorante ?

DORANTE.

Oui, Madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRECE, *à Clarice.*

Sa fleurette, pour toi, prend encor même style.

CLARICE, *à Lucrece.*

Il devroit s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déja reconnue à la voix ?

CLITON, *à Dorante.*

C'est elle, et je me rends, Monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice.*

Oui, c'est moi, qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est, ou ne vivre point, ou vivre malheureux:
C'est une longue mort; et pour moi, je confesse
Que, pour vivre, il faut être esclave de Lucrece.

CLARICE, *à Lucrece.*

Chere amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRECE, *à Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie!
Disposez-en, Madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois, tantôt, proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible! Ah! pour vous
Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes?

DORANTE.

Moi, marié! ce sont pieces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, *à Lucrece.*

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRECE, *à Clarice.*

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais; et si par cette voie
On pense....

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de sermens.

DORANTE.

Non; si vous avez eu pour moi quelque pensée,
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, *à Lucrece.*

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain,
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Eh! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville;
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous;
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,

Et n'en a vu qu'à coup d'écritoire ou de verre ;
Qui vint hier de Poitiers, et conte à son retour,
Que depuis une annee il fait ici sa cour ;
Qui donne toute nuit festin, musique et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée, en tout silence ;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit ;
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit :
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme ?

CLITON, *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(*A Clarice.*)

De ces inventions chacune a sa raison :
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen : pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose ;
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, *à Dorante.*

De grace, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, *à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(*A Clarice.*)

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,

L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un pere à d'autres loix voulût m'assujettir...

CLARICE, *à Lucrece.*

Il fait piece nouvelle ; écoutons.

DORANTE.

Cette adresse
A conservé mon ame à la belle Lucrece,
Et par ce mariage, au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes :
Appellez-moi grand fourbe, et grand donneur de bourdes;
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme, en naissant, a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas,
Pour qui m'a si peu vue, et ne me connoît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mere ;
Périandre est le nom de Monsieur votre pere :
Il est homme de robe, adroit, et retenu ;
Dix mille écus de rente en font le revenu.
Vous perdîtes un frere aux guerres d'Italie ;
Vous aviez une sœur qui s'appelloit Julie.
Vous connois-je à présent ? Dites encor que non,

CLARICE, *à Lucrece.*

Cousine, il te connoît, et t'en veut tout de bon.

LUCRECE, *à part.*

Plût à Dieu!

CLARICE, *à Lucrece.*

Découvrons le fond de l'artifice.

(*A Dorante.*)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice;
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme;
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen, afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux, ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté;
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté.
Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.

DORANTE.

Oui; mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas;
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié, si l'on veut en Turquie.

CLARICE,

CLARICE.

Aujourd'hui, cependant, on m'a dit qu'en plein jour,
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, *à Lucrece.*

Ecoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel...

CLARICE, *à Lucrece.*

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux,
Si j'ai parlé, Lucrece, à personne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence ;
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer !
Adieu, retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie ;
Et que, pour me donner des passe-tems si doux,
J'ai donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

( *Elle se retire.* )

## SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en aurez, sans doute, un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche, elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche,
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen,
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune:
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune;
Mais, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez
Lucrece ?
Pour sortir si matin, elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver;
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chere idée
Mon ame, à cet aspect, sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remede au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême.
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau; mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrece : elle est sage et discrette ;
A lui faire présent, mes efforts seront vains :
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains.
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue ;
Ils parlent, et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait, j'ose tout m'en promettre ;
Et ce sera hasard, si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai ; j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et comme c'est m'aimer, que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sait ; mais ce confus murmure,
D'un air pareil au vôtre à-peu-près le figure,
Et, si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah ! Monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien puisque je l'ai promis.
  Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;
Et, comme on nous fit lors une paix telle qu'elle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la premiere vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons : cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins :
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins ;
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade.
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte, il est mort :

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :
Il étoit honnête homme, et le ciel ne déploie...

## SCENE II.

ALCIPPE, DORANTE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux ; mon pere...

DORANTE.

Eh bien !

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un pere,
Un homme tel que nous ne se réjouit guere.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entiérement saisit,
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée.
On attendoit mon pere, afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui ; je lui vais porter cette heureuse nouvelle,
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrace ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon pere se délasse,
J'ai voulu, par devoir, prendre l'heure du sien.

CLITON, *à Dorante.*

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part, ni d'autre aucune défiance ;
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

( *Il sort.* )

DORANTE.

Le Ciel te donne un hymen sans souci !

---

## SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

IL est mort! Quoi! Monsieur, vous m'en donnez aussi !
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire ?
A moi, de vos secrets le grand dépositaire ?
Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer
Qu'assez mal-aisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux:
More, Juif, ou Chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne:
L'état où je le mis étoit fort périlleux;
Mais il est à présent des secrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie,
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans,
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit, dès le lendemain, si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune:
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sais une,
Qui rappelle si-tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'une heure ou deux, on ne s'en souvient pas.
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, et tu serois heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots Hébreux,

Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'Hébreux ?

DORANTE.

L'Hébreux ? parfaitement.
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour-à-tour à tant de menteries.
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !...
Mais mon pere survient.

---

# SCENE IV.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE, *bas.*

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal-à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un pere incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser désunis ceux que le Ciel a *joint:*
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son pere, écris-lui comme moi.
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours, que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne,
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne.
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris,
Et pour moi je suis prêt; mais je perdrai ma peine
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amene;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'alégresse;

Pour hasarder ce gage, il m'est trop précieux.
A ce coup ma priere a pénétré les cieux.
Je pense, en le voyant, que je mourrai de joie.
Adieu. Je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son pere un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme le seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *à Cliton.*

Le bon homme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, *se retournant.*

Ecris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas...
Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous; il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-pere.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire,
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Etant tout d'une main il sera plus honnête.

DORANTE, *bas à part.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?
(*Haut.*)
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE,

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son pere sait la cour.

GÉRONTE.

Dis-moi... Ne me fais plus attendre;

DORANTE, *bas.*

Que lui dirai-je?

GÉRONTE.

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre! Tu m'as dit tantôt un autre nom;
C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est-là son nom propre, et l'autre d'une Terre;
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre;
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du tems de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

(*Il sort.*)

## SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin, j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché;
Le reste encor long-tems ne peut être caché.
On le sait chez Lucrece, et chez cette Clarice,
Qui d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée; et, puisque le tems presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.
Voici tout-à-propos ce que j'ai souhaité.

## SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chere amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre;
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, Monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort;
Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Eh! Monsieur!

DORANTE.

Prends, te dis-je.
Je ne suis point ingrat, alors que l'on m'oblige.
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux, par pitié, donner quelques leçons.
Chere amie, entre nous, toutes tes révérences,

En ces occasions, ne sont qu'impertinences :
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux ;
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce, et quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siecle où nous sommes ;
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine, et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi, je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire, avec le tems, pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien ; mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne, ou la prendre, ou la lire :
J'y ferai mon effort.

CLITON, *bas à Dorante.*

Voyez ; elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

( *Bas à Cliton.* ) ( *Haut à Sabine.* )
Le secret a joué. Présente-la, n'importe :

Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.
*( Il sort. )*

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

---

## SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litiere de pistoles.
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses ;
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi-bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? En viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrece
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse.
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilege est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chere amie, après tout, mon maître vaut son prix ;
Ces amours à demi sont d'une étrange espece,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point; on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.
Elle l'aime, et son cœur n'y sauroit consentir,
Parce que, d'ordinaire, il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries ;
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance:
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu ments aussi-bien comme lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur ! tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussi-tôt que Lucrece a pu le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître,
Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ;
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t-en, et sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu. De ton côté, si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

*( Il sort. )*

SABINE, *seule.*

Que je vais bientôt voir une fille contente !...
Mais la voici déja, qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins ! elle a vu le poulet.

## SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

LUCRECE.

EH bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose ;
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRECE, *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné ;
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,

Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables;
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune;
Mais, comme en l'acceptant, tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

LUCRECE.

Dis lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE, *à part.*

O ma bonne fortune! où vous enfuyez-vous?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes.
Dis-lui qu'avec le tems on amollit leurs ames;
Et l'avertis sur-tout des heures et des lieux
Où, par rencontre, il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah! si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint:
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRECE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

---

## SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite:
Alcippe la répare, et son pere est ici.

LUCRECE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte, et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit?

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A présent il dit vrai; j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit; mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connoître.

Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être, avec le tems, il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop, et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer, la distance est petite;
Qui fait croire ses feux, fait croire son mérite:
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée, aime bientôt après.

LUCRECE.

La curiosité, souvent dans quelques ames,
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez qu'il est besoin de tout ce badinage!
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi! que d'une dent.

LUCRECE.

Laissons-là cette folle, et dis-moi, cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Etoit-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour :
Je l'ai pris, je l'ai lu ; mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur, l'autre, civilité ;
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie :
En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré :
Tu n'es que curieuse.

LUCRECE.

Ajoute, à ton exemple.

CLARICE.

Soit ; mais il est saison que nous allions au Temple.

LUCRECE, *à Clarice.*

Allons.

(*A Sabine.*)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais.
Je connois à tous deux où tient la maladie,

Et le mal sera grand si je n'y remédie ;
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le verd.

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE, *à part.*

Mettons cette pluie à couvert.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers;
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille, et le bien de Pyrandre ?

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens,
Noble, à ce qu'on m'a dit; mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom;
Ce Pyrandre s'appelle, autrement, Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le pere d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant,
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils, vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur le champ d'épouser cette belle:
Je sais tout, et de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir, et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE.

Et comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidele récit ;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par-là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire ;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention ;
Et si ce mariage est de même méthode,
La piece est fort complette, et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi ! vous en tenez aussi-bien comme nous ;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez ? adieu : je ne vous dis plus rien.

( *Il sort.* )

## SCENE II.

GÉRONTE, *seul.*

O VIEILLESSE facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel pere plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe, et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur.
Comme si c'étoit peu de mon reste de vie,
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

## SCENE III.

DORANTE, GÉRONTE, CLITON.

GÉRONTE.

ETES-VOUS gentilhomme ?

DORANTE, *à part.*

Ah ! rencontre fâcheuse !
( *Haut.* )
Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous pas avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire ;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment, quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,

Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie,
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je ments ?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme !
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme !
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier....

CLITON, *à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie,
Le nom de ton beau-pere et de sa seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *à Dorante.*

Appellez la mémoire, ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse;
Qu'un homme de mon âge a cru légérement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible et pour cervelle usée ?
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard ?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part ?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?
Et pouvois-tu douter que mon consentement

Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné,
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné.
Ingrat ! tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh ! mon pere, écoutez....

GÉRONTE.

Quoi ! des contes en l'air, et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non ; la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, *à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir,
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir ;
De Lucrece, en un mot, vous la pouvez connoître...

GÉRONTE.

Dis vrai ; je la connois, et ceux qui l'ont fait naître.
Son pere est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Etant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Si-tôt que je le sus me parut un supplice.

Mais comme j'ignorois si Lucrece et son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame;
Et j'avois ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour,
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osois demander quelque grace,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle:
Obtenez-la d'un pere, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en, pour le moins, Cliton que vous voyez;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs point de honte,
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton pere même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi?
Ecoute: je suis bon, et, malgré ma colere,
Je veux encore un coup montrer un cœur de pere;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder!
Je connois ta Lucrece, et la vais demander;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure et ne suis point mes pas;
Je doute, je hasarde et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si, pour cette Lucrece,
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais.
Autrement, souviens-toi du serment que je fais.
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un pere;
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu,
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

( *Il sort.* )

---

## SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, et de mauvaise grace;
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois,
Devoit, en galant homme, aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point que tu ne me déplaises;
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrece,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son pere et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port;
Et, d'ailleurs, quand l'affaire entr'eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant,
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée;
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'auroit, s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre pere à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi! même en disant vrai, vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'apaiser sa colere.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon pere!

Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne, enfin, n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office
Oh ! qu'Alcippe est heureux ! et que je suis confus !
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait, aussi-bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé....
Mais Sabine survient.

---

## SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, Monsieur ; mais...

DORANTE.

Quoi ! mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée ;
Elle me va chasser, l'affaire en est vuidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE.

Eh ! Monsieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler.
Je ne perds pas si-tôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne piece avec ses révérences !
Comme ses déplaisirs sont déja consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.
Je ne puis si long-tems abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE.

Elle? Non.

DORANTE.

M'aime-t-elle?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelqu'autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais, enfin, dis-moi....

SABINE.

Que vous dirai-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera !

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déja donc, et m'en ose vanter.
Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter.
Mon pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.
Je ne puis si long-tems abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE.

Elle? Non.

DORANTE.

M'aime-t-elle?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelqu'autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais, enfin, dis-moi....

SABINE.

Que vous dirai-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera !

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déja donc, et m'en ose vanter.
Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter.
Mon pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

## SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, *à Lucrece.*

IL peut te dire vrai ; mais ce n'est pas son vice :
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, *à Clarice.*

Beauté, qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, *à Lucrece.*

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRECE, *à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde :
Voyons s'il continue.

DORANTE, *à Clarice.*

Ah ! que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnois, par mon expérience,
Quel supplice aux amans est une heure d'absence !

CLARICE, *à Lucrece.*

Il continue encor.

LUCRECE, *à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, *à Lucrece.*

Mais écoute.

LUCRECE, *à Clarice.*

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

( *A Lucrece.* ) ( *A Dorante.* )
Eclaircissons-nous-en... Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, *à Clarice.*

Hélas! que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, *à Lucrece.*

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRECE, *à Clarice.*

Je ne sais où j'en suis.

CLARICE, *à Lucrece.*

Oyons la fourbe entiere.

LUCRECE, *à Clarice.*

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossiere.

CLARICE, *à Lucrece.*

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, *à Clarice.*

Vous consultez ensemble ? Ah! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie :
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRECE, *à part.*

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, *à Dorante.*

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois ; mais, enfin, me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussi-tôt maîtresse de mon sort !

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déja votre ame inquiétée. . .

DORANTE.

Pour une autre déja je vous aurois quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié. . .

CLARICE.

Bien plus ; si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, Madame ; et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire,
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais, enfin, vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais, enfin, vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis....

Lucrece, écoute un mot.

DORANTE, *à Cliton.*

Lucrece! Que dit-elle?

CLITON, *à Dorante.*

Vous en tenez, Monsieur, Lucrece est la plus belle;
Mais laquelle des deux, j'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu, si vous aviez gagé.

DORANTE, *à Cliton.*

Cette nuit, à la voix, j'ai cru la reconnoître.

CLITON, *à Dorante.*

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche: j'en tiens! mais l'autre la vaut bien;
Et, comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu:
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRECE, *à Clarice.*

Voyons le dernier point de son effronterie:
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.*

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris;
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée:
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la premiere fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice;
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine;
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine:
Vous pensiez me jouer, et moi, je vous jouois;
Mais par de faux mépris que je désavouois:
Car, enfin, je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un pere pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE, *à Dorante.*

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, *à Lucrece.*

J'aime de ce courroux les principes cachés;
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même, enfin, assez joué d'adresse;
Il faut vous dire vrai: je n'aime que Lucrece.

CLARICE, *à Lucrece.*

Est-il un plus grand fourbe, et peux-tu l'écouter?

DORANTE, *à Lucrece.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom Lucrece, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait piece, et je l'ai su connoître;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries.

CLARICE, *à Lucrece.*

Veux-tu long-tems encore écouter ce moqueur?

DORANTE, *à Lucrece.*

Elle avoit mes discours; mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un pere.
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, *à Lucrece.*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, *à Lucrece.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRECE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon pere à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudriez-vous quelque autre?

LUCRECE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrece.*

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.
(*A Clarice.*)
Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers, il ne tenoit plus rien:
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien;
Mais entre vous et moi vous savez le mystere....
Le voici qui s'avance, et j'apperçois mon pere.

## SCENE VII et derniere.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice, et lui parlant.*

Nos parens sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrece, et lui parlant.*

Votre pere à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, *à Lucrece.*

Un mot de votre bouche acheve l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrece.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon pere a sur mes vœux une entiere puissance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, *à Lucrece.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux consentement.

( *Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrece.* )

SABINE, *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivieres.

SABINE, *en rentrant.*

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser ;
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !
Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grace.
Vous autres, qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN.

# EXAMEN
## DU MENTEUR.

Cette Piece est en partie traduite, en partie imitée de l'Espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fut de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Véga ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de Don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette Comédie est à lui, et se plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette Comédie, il est constant qu'elle est très-ingénieuse, et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos regles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *à parte*, dont je n'aurois pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux Acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliere ne rompt point

l'unité de la principale ; mais elle gêne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier Acte est dans les Tuileries, et le reste est à la Place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la Piece, et épouse Lucrece à la fin, qui par-là ne répond pas à la protase. L'Auteur Espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser, par force, cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le pere de Lucrece le menace de le tuer, s'il n'épouse sa fille, après l'avoir demandée et obtenue, et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette maniere de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrece au cinquieme Acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, et que la Comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

F I N.

# D. SANCHE D'ARAGON,

## COMÉDIE HÉROIQUE DE P. CORNEILLE.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

2

# A MONSIEUR
# DE ZUYLICHEM,
## CONSEILLER ET SECRÉTAIRE
### DE MONSEIGNEUR
## LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

*Voici un Poëme d'une espece nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les Anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François ; ils aiment la nouveauté, et je hasarde* non tam meliora quam nova, *sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le tems d'Æschyle,*

. . . . . . . . . . . . Apud quos
Illecebris erat, et grata novitate morandus
Spectator. . . . . . . . . .

*Et si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains.*

> Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas,
> Nec minimum meruêre decus vestigia græca
> Ausi deserere? . . . . . . . .

*Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai, toutefois, qu'après l'avoir faite, je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de Tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon-homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse; parce qu'il y a des Dieux et des Rois dans son Amphitrion, il veut que c'en soit une; et parce qu'il y a des Valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une Comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans*

*la définition qu'il fait de la Tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de Poëme aux personnes illustres, n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue, qu'il n'y avoit que la fortune des Rois et des Princes qui fût capable d'une action telle que ce grand Maître de l'Art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au Héros de la Tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidens de sa vie, et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant, ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point que cela ne puisse arriver qu'à un Prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'Histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'ayent*

*accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi, jusqu'à présent, la Tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événemens qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'il veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter, et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle, que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mere. Quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas.*

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

*Je dirai plus, MONSIEUR; la Tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et*

*cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation, que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement, par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands Monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport, qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jettés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une Tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure,* à simili, *que nous pouvons faire une Comédie entre des personnes illustres,*

*quand nous en proposons quelque aventure, qui ne s'éleve point au-dessus de sa portée. Et, certes, après avoir lu dans Aristote que la Tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la Comédie, et de prendre pour maxime, que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espece est un Poëme dramatique. Voilà, Monsieur, bien du discours, dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à D. Sanche. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au Public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumiere. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que D. Sanche est une véritable Comédie, quoique tous les Acteurs y soient, ou Rois, ou Grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit*

*naître aucun péril, par qui nous puissions être portés à la pitié, ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelques supercheries. Le mépris qu'ils en font, sur l'incertitude de son origine, ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect, si-tôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisieme lie la partie avec lui; mais elle est incontinent rompue par la Reine, et quand même elle s'acheveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable, ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses Maîtresses :*

Je plaindrois un Amant qui souffriroit mes peines;

*mais nous ne voyons autre chose dans les Comédies, que des Amans qui vont mourir,*

*s'ils ne possedent ce qu'ils aiment, et de semblables douleurs ne préparant aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la Comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur ; mais en cet état même il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un Héros à la mode d'Euripide, qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des Spectateurs : celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive ; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier Acteur, et se peut ranger* inter communia utriusque dramatis, *aussi-bien que la reconnoissance qui fait le dénouement de cette Piece. La crainte tragique ne devance pas le malheur du Héros ; elle suit : elle n'est pas pour lui, elle est*

*pour nous ; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce Poëme qui puisse mériter le nom de Tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés, qui l'appelle simplement* un art de louer. *En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir d'un Auteur Arabe, que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine ; et puisque sa paraphrase abrege le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet Ouvrage de prendre un*

*nom plus relevé que celui de Comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque tems sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la Comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence ; et je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que* Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus. *Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la Comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithete de* héroïque, *pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais après tout,* Monsieur, *ce n'est qu'un* interim, *jusqu'à ce que vous m'ayiez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entiérement ;*

*entiérement ; et si vos Elzévirs se saisissent de ce Poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos Provinces, sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premieres pensées, ou les rejetter comme de mauvaises tentations. Elles flotteront jusques-là ; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parce que je suis très-assuré que vous ne sauriez m'en ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse ; c'est celle d'être toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, et très-obéissant Serviteur,

CORNEILLE.

# ARGUMENT

## DE D. SANCHE D'ARAGON.

DON FERNAND, Roi d'Aragon, chassé de ses États, par la révolte de Don Garcie d'Ayala, Comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalaynd et le territoire des environs, lorsque la Reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable Prince craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussi-tôt enlever par D. Raimond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrétement. Ce Cavalier trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le Roi et la Reine d'Aragon le feroient Grand, lorsqu'elle lui feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en

même tems il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre ; si bien que revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le pere. La Reine ne put jamais savoir du Roi où il avoit fait porter son fils ; et tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prieres, ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin, où il avoit mis leurs deux portraits avec un billet de sa main, et quelques autres pieces de remarque. Mais voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées ; et la Reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entiérement l'Aragon, et de se réfugier en Castille. Elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune Prince D. Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut at-

teint seize, se dérobe de ses parens, et se jette dans les armées du Roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Mores; et de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du Roi D. Alfonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille; mais comme ce Monarque étoit prêt de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la Reine D. Isabelle, sa sœur et son héritiere, et de la jeune Princesse d'Aragon D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer; mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les Grands de Castille ne voyant point de Rois voisins qui pussent épouser leur Reine, prétendant, à l'envi l'un de l'autre, à son mariage, et étant prêts de former une

guerre civile pour ce sujet, les Etats du Royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils prévoyent devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particuliérement le mérite de ses prétendans, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la Princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté et offenser la Reine, s'il eût rejetté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonois, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire son fils, les chassent de Saragosse; et les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoyent des Députés à leurs Princesses réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un Royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raimond qu'ils y

tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur Prince, étoit vivant, et part aussi-tôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Mores : il pousse aussi-tôt de ce côté-là, et joint les Députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le Prince D. Sanche ; après quoi la Reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses Etats lui avoient nommés, et D. Alvar en obtient la Princesse D. Elvire, qui par cette reconnoissance se trouve être sa sœur.

# JUGEMENS ET ANECDOTES
## SUR
## D. SANCHE D'ARAGON.

CORNEILLE attribue le peu de durée du succès qu'obtint d'abord cette Piece, au refus *d'un illustre suffrage*; c'étoit celui du Prince de Condé qu'il entendoit. « Mais c'est plutôt, dit Parfaict, » Histoire du Théatre François, tome septieme, » page 107, au peu de vraisemblance du sujet, » au foible intérêt que l'on prend à la plupart des » personnages, à la catastrophe précipitée et trop » romanesque, sans laquelle, cependant, tout » les Acteurs ne savent comment sortir d'embar- » ras, qu'il faut l'attribuer. Malgré cela, on » doit convenir que cette Comédie a de vraies » beautés. On y reconnoît par-tout le génie de » son sublime Auteur. Le Héros du Poëme est » grand, magnanime, et peint avec cette noble » fierté et cette vertu qui le mettent au-dessus

» des événemens, et le rendent enfin digne des » deux couronnes où sa naissance et l'amour » l'appellent. On ne peut aussi refuser à Cor- » neille la gloire d'avoir enrichi la scene d'un » nouveau genre dramatique, et le public doit » lui savoir gré d'avoir inventé de nouveaux mo- » deles de divertissemens. C'est le dessein qu'il » a eu lorsqu'il a tenu cette conduite, inconnue » jusqu'alors. Le malheur qu'il éprouva en cette » occasion l'empêcha de continuer : il crut que » la censure tomboit sur l'espece du Poëme, au » lieu qu'elle n'attaquoit que la façon dont il est » conduit. Tel qu'il est, il s'est relevé de cette » chûte : on l'a repris plusieurs fois, et, enfin, » il est resté au Théatre. »

L'Éditeur des Œuvres de P. Corneille, ( François-Antoine Joly ) Paris, *in-12*, 1747, observe, dans son Avertissement, que, « mal- » gré la disgrace que D. Sanche d'Aragon a » essuyée, il sera toujours constant que Corneille » a été l'inventeur d'un nouveau genre drama- » tique, inconnu aux Grecs et aux Latins, et » qu'il est le premier, parmi nous, qui ait em- » ployé le titre de *Comédie-Héroïque*, qu'il crut

» alors une chose fort hasardée ; mais qui, de » son vivant même, a eu dans Moliere un il- » lustre imitateur. »

Voltaire n'est pas de l'avis de Parfaict et de Joly sur D. Sanche : il assure que le genre de *Comédie-Héroïque* étoit connu avant Corneille, et il range dans cette classe dramatique toutes les Tragi-Comédies des predécesseurs de Corneille. « Ces especes de Comédies furent inventées par » les Espagnols, dit-il. ( Préface de D. Sanche » d'Aragon ; édition de Corneille, avec des » commentaires. ) Il y en a beaucoup dans Lope » de Véga.... Peut-être les Comédies-Héroïques » sont-elles préférables à ce qu'on appelle la » *Tragédie-Bourgeoise*, ou la *Comédie Larmoyante.* » En effet, cette Comédie Larmoyante, abso- » lument privée de comique, n'est au fond » qu'un monstre, né de l'impuissance d'être ou » plaisant, ou tragique.

» Celui qui ne peut faire ni une vraie Comédie, » ni une vraie Tragédie, tâche d'intéresser par » des aventures bourgeoises attendrissantes : il » n'a pas le don du Comique ; il cherche à y

» suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au » cothurne ; il rehausse un peu le brodequin.

» Il peut arriver, sans doute, des aventures » très-funestes à de simples Citoyens ; mais elles » sont bien moins attachantes que celles des » Souverains, dont le sort entraîne celui des Na- » tions. Un Bourgeois peut être assassiné comme » Pompée ; mais la mort de Pompée fera tou- » jours un tout autre effet que celle d'un Bour- » geois.

» Si vous traitez les intérêts d'un Bourgeois » dans le style de *Mithridate*, il n'y a plus de con- » venance ; si vous représentez une aventure ter- » rible d'un homme du commun en style fami- » lier, cette diction familiere, convenable au » personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut » point transposer les bornes des Arts : la Co- » médie doit s'élever, et la Tragédie s'abaisser à » propos ; mais ni l'une, ni l'autre ne doit » changer de nature.

» Corneille prétend que le refus du suf- » frage du grand Condé fit tomber D. Sanche ; » mais Corneille devoit se souvenir que les

» dégoûts et les critiques du Cardinal de Riche-
» lieu, homme plus accrédité dans la Litté-
» rature que le grand Condé, n'avoient pu
» nuire au *Cid*. Il est plus aisé à un Prince de
» faire la guerre civile, que d'anéantir un bon
» Ouvrage.... Si D. Sanche est presqu'oublié,
» s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que
» trois Princesses amoureuses d'un inconnu dé-
» bitent les maximes les plus froides d'amour et
» de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir
» qui épousera ces Princesses; c'est que personne
» ne se soucie qu'elles soient mariées ou non....
» Corneille est trop grand, pour qu'on puisse
» le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est
» respectable; la vérité l'est encore davantage....
» La grandeur héroïque de D. Sanche, qui se
» croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont
» le genre étoit inconnu en France; mais c'est
» la seule chose qui pût soutenir cette Piece, in-
» digne, d'ailleurs, de l'Auteur de *Cinna*. Le
» succès dépend presque toujours du sujet. Pour-
» quoi Corneille choisit-il un Roman Espagnol,
» une Comédie Espagnole pour ses modeles, au
» lieu de choisir dans l'Histoire Romaine et dans

» la Fable Greque ? C'eût été un très-beau » sujet, qu'un soldat de fortune qui rétablit sur » le trône sa maîtresse et sa mere sans les con- » noître. Mais il faudroit que dans un tel sujet » tout fût grand et intéressant. »

Les Éditeurs des Annales Poétiques, tome vingtieme, Vie de P. Corneille, sont dû même avis que Voltaire sur cette Comédie-Héroïque, « qui n'est pas un des meilleurs Ouvrages de » son Auteur, disent-ils ; mais le caractere de » D. Sanche est de la plus grande beauté. Ce » Héros, qui se croit et est cru fils d'un pêcheur, » et qui, en cette qualité, se fait aimer de deux » Reines, est d'un genre neuf et intéressant.... » Ce caractere se soutient jusqu'à la fin de l'Ou- » vrage. C'est une situation très-singuliere que » de le voir rejetter, avec opiniâtreté et même » avec emportement, le nom de Prince qu'il » ne croit pas lui appartenir, et refuser de » monter, de peur de déchoir. »

# D. SANCHE D'ARAGON,

## COMÉDIE HÉROIQUE DE P. CORNEILLE;

Représentée en 1650.

## PERSONNAGES.

D. ISABELLE, Reine de Castille.

D. LÉONOR, Reine d'Aragon.

D. ELVIRE, Princesse d'Aragon.

BLANCHE, Dame d'honneur de la Reine de Castille.

CARLOS, Cavalier inconnu qui se trouve être Don Sanche, Roi d'Aragon.

D. RAIMOND DE MONCADE, Favori du défunt Roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN, }
D. MANRIQUE DE LAR, } Grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE, }

*La Scene est à Valladolid.*

# D. SANCHE D'ARAGON, COMÉDIE HÉROIQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

APRÈS tant de malheurs, enfin, le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Nôtre Aragon pour nous, presque tout révolté,
Enleve à nos Tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos loix, et reconnoît ses Reines ;
Et par ses Députés qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa Reine assurer l'hyménée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous ?

Nous allons en des lieux, sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance.
Le trouble regne encore où vous devez regner :
Le Peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mere, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos États ;
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous :
On aime votre sceptre, on vous aime, et sur tous
Du Comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

D. ELVIRE.

Ce Comte est généreux, et me l'a fait paroître :
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois,
Dont à leur grande Reine ils demandent le choix ;
Et comme ses rivaux lui cédent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite ;
Il regnera sans nous. Mais, Madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui mene un étranger pour maître ?
Montons, de grace, au trône ; et delà, beaucoup mieux,
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop : une secrette flamme
A déja, malgré moi, fait ce choix dans votre ame.
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du Comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ;
Mais son sang que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement.
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;
Mais combien a-t-on vu de Princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadêmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes?

D. LÉONOR.

Quoi! voilà donc, enfin, de quoi vous vous flattez ?

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune Princesse :
En cette qualité je l'aime, et le caresse ;
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertu pour être téméraire ;

Et si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours regner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'au lieu de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour, tout simplement.

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément.
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville et les Mores défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix.
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiete,
Veut bien de Don Garcie achever la défaite;
Et, contre les efforts d'un reste de mutins,
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais, quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jetté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers,
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la Reine entre.

## SCENE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

AUJOURD'HUI donc, Madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et d'un mot satisfaire aux plus ardens souhaits
Que poussent vers le ciel vos fideles sujets ?

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes Reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat,
Pour me sacrifier au repos de l'État;
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir regner que sous les loix d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux !
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime, et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour un ardeur de regner.
L'ambition des grands, à cet espoir ouverte,
Semble, pour m'acquérir, s'apprêter à ma perte;
Et, pour trancher le cours de leurs dissentions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions:
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,

Mon Peuple m'en conjure, et mes États m'en prient ;
Et même, par mon ordre, ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, Don Manrique de Lare,
Et Don Alvar de Lune ont un mérite rare ;
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux, enfin, n'a celui de mon cœur ?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés ; mais sans vous les prescrire,
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un Roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis Reine, et dois regner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis, et du cœur et des yeux....
Qu'on ouvre.... Juste ciel ! vois ma peine, et m'inspire,
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire.

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître:
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes Etats ne m'est point une loi:
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée;
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfere à tous:
Vous m'en êtes plus chers, et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables:
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits;
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire:
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouyiez que pour devenir Roi,
Quiconque me plaira, n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entiere;
Votre État avec vous n'agit que par priere,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens,

Que par obéissance à vos commandemens.
Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race,
Qui me font, grande Reine, espérer cette grace;
Je l'attends de vous seule, et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer;
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma Souveraine,
Que pour faire un vrai Roi, vous le fassiez en Reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir,
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le Roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de Monarque et d'époux,
Du choix de vos États, aussi-bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,

Que même le feu Roi daigna considérer,
Jusqu'à souffrir ma flamme, et me faire espérer;
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frere, et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussai-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer.... Et Don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, Madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence,
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

*( Ici les trois Reines prennent chacune un fauteuil, et après que les trois Comtes et le reste des Grands qui sont présens, se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vuide, s'y veut seoir, et Don Manrique l'en empêche.)*

D. MANRIQUE.

Tout beau! tout beau! Carlos, d'où vous vient cette audace,
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vuide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de Comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte ;
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat....
J'en avois pour témoin le feu Roi votre frere,
Madame, et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre ;
Nous aurons tems pour tout.... Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat ; je fais gloire de l'être !
Au feu Roi, par trois fois, je le fis bien paroître :
L'étendard de Castille à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :

Cette

Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille;
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même Roi me vit dedans l'Andalousie,
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-tems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir,
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brêche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes Rois:
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le Roi,
Seigneur, et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu Roi me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
Séyez-vous, et quittons ces petits différens.

D. Lope.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers,
L'un et l'autre sans lui nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

Carlos.

Se pare qui voudra du nom de ses ayeux,
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais pour en quelque sorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pere.

D. Lope.

Vous le voyez, Madame, et la preuve en est claire;
Sans doute il n'est pas noble.

D. Isabelle.

Eh bien! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race, et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. Manrique.

Encore un mot, de grace.

D. Isabelle.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui ; mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités :
Tout autre qu'un Marquis ou Comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos.*

Eh bien ! séyez-vous donc, Marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, Gouverneur de Burgos....
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame ?
( *Don Manrique et Don Lope se levent, et Carlos se sied.* )

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites-le Roi, Madame.
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystere ;
Et ces nouveaux sermens qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré,
Je suis prêt d'obéir, et loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous, et votre Empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux ;
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent ! votre Reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne ;
Et pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses États elle veut demeurer ;
Que vous tenez encor même rang dans son ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir le zele injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie :
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que, par simple estime,
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un Marquis; je veux qu'il fasse un Roi.
S'il a tant de valeur que vous-même le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison,
Que moi qui n'en connois que la race et le nom....
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un Monarque;
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour....
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour !
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne,
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, Reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

(*Elles sortent.*)

## SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

EH bien ! Seigneur Marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir ;
Quittez ces contre-tems de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la Reine en mes mains a remis ;
J'en userai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadême :
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur,
Et je le garde. . .

D. LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter, l'ira rendre à la Reine ;
Ce sera du plus digne une preuve certaine,
Prenez entre vous l'ordre et du tems et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

( *Il sort.* )

---

## SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance !

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant, s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat !

D. LOPE.

Des Généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant Guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine;
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la Reine.

D. LOPE.

La Reine qui nous brave, et sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR.

Les Rois de leur faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les Majestés vous êtes bien discret;
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espere par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la Reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort; mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son Roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au Marquis Don Carlos cet anneau qu'il nous garde;

Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, Comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte.
Nous ne dédaignons point un si digne rival;
Mais pour votre Marquis, qu'il cherche son égal.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien connu d'égal à ma misere ?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par-là ce que c'est, Blanche, que d'être Reine.
Comptable de moi-même au nom de Souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptre ! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire ;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer,
Au choix de Don Carlos sembloit tout préparer.
Je le nommois pour vous ; mais, enfin, par l'issue,

Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue :
L'effort de votre amour a su se modérer ;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une Reine, et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la Reine au courroux de l'amante.
D'abord, par ce discours qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de Reine ;
Et comme, enfin, ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard ;
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les Comtes !
Combien d'affronts pour lui ! combien pour moi de hontes !
Certes, il est bien dur à qui se voit regner,
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérêt du sceptre aussi-tôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos Marquis, et Comte, et Gouverneur :
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur.
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue ;

Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue;
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop; j'ai voulu l'amuser:
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et l'ayant satisfait, l'obliger à se taire.
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadême,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un Roi, je l'ai fait davantage.
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet.
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée,
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais, enfin, je vois bien que je me suis trompée,
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,

Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les loix ont réglé, que les Rois, vos ayeux,
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui le hasarde alors n'en sait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat, feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu, si je puis le remettre.
Les Reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCENE II.

## SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, Marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux, et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelqu'autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits !

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content ? et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi ?

D. ISABELLE.

De vous, Marquis. Je vous parle sans feindre ;
Ecoutez. Votre bras a bien servi l'État,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat :

Dès que je vous fais grand, si-tôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le Marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois Comtes en sont les plus fermes soutiens;
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens :
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre,
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même État, me demandant un Roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête :
Vous en avez suivi la premiere chaleur ;
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue ;
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher.
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadême,
Ce n'étoit pas, Marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi ;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire:
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux,
Et c'est m'entendre mal, que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,

On diroit que l'État me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire. . .

CARLOS.

Madame, arrêtez-là votre juste colere ;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir, pour me perdre, un crime supposé.
Je ne me défends point des sentimens d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit, et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;
Je puis contre le ciel, en secret, murmurer
De n'être pas né Roi pour pouvoir espérer ;
Et les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs !...
Je vous aime, Madame, et vous estime en Reine ;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame sensible à ces indignes feux
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux,
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,
Commençant aussi-tôt à vous moins estimer,
Je cesserois, sans doute, aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire ;
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire :
Je combats vos amans, sans dessein d'acquérir

Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement,
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un Maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne, et vous, et vos États;
Mais, du moins, si le sort des armes journalieres
En laisse, par ma mort, de mauvaises lumieres,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis: je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais si j'aime, c'est mal me faire votre cour,
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour,
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée.
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le céle point: j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'Etat, plus fort que de moi-même,
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de regner en ces lieux;

Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour ;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah ! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné,
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné ?
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite,
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu,
Pour défendre un combat entre vous résolu ;
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre :
Les loix vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;
C'est à moi, comme Reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi, cependant, qui montre plus de cœur ?
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, Don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs ?

CARLOS.

On le dit ; mais, enfin,
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage,
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux, au lieu d'un, vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel si je ne l'ai donnée :
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense,
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

( *Elle sort.* )

## SCENE III.

CARLOS, *seul.*

Consens-tu qu'on differe, honneur, le consens-tu ?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?
N'ai-je point à rougir de cette déférence,
Que d'un combat illustre achete la licence ?
Tu murmures, ce semble ? Acheve, explique-toi.
La Reine a-t-elle droit de te faire la loi ?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel ! je m'en souviens, et j'ose encor paroître !
Et je puis, sous les noms de Comte et de Marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils ?
Heureuse obscurité qui seule me fais craindre !
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,
Et crois ne t'avoir fui, que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte :
Lasse-toi désormais de me faire trembler :
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler ;
Laisse-le, sans remords, m'approcher des couronnes,
Et ne viens pas m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi ; la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé ;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable Reine.

## SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah ! Carlos ; car j'ai peine à vous nommer Marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne ;
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois, sans envie, agrandir un héros,
Si le Marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui, son bras à mon service.
Je venois à la Reine en demander justice ;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison :
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire ;
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, Madame ?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos ;
Je me plains du Marquis, et non pas de Carlos.
Carlos, de tout son cœur, me tiendroit sa parole ;
Mais ce qu'il m'a donné, le Marquis me le vole :

C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéissance,
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain;
Mais ce Carlos n'est plus, le Marquis lui succéde,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet posséde,
Et qui du même bras qui m'engageoit sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la Reine,
Réduisent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez;
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Pennafiel, Burgos et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et Marquis, je suis à vous, Madame,
Le changement de rang ne change point mon ame;
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le Marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderoit, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,

Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, Madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie.
J'ai vu que vers la Reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect:
Pour m'avoir honoré, je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien;
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet, il faut m'être infidele.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat:
Peut-être suis-je né dedans quelque autre État;
Mais par un zele entier, et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre,
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux,
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire;
Vous, sans manquer vers elle: elle, sans vous déplaire.
Cependant je ne puis servir elle, ni vous,
Sans, de l'une ou de l'autre, allumer le courroux.
Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et tel pour deux beautés que je suis pour deux Reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,

Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour,
L'ame d'un tel amant, tristement balancée
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée,
Et ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble; il ne voit qu'avec crainte:
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premieres maximes
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussi-tôt qu'il les offre, il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévere envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la Reine agiroit autrement;
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.
Cependant Don Alvar le premier entre en lice,
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi ! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un Roi ?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la Reine ?
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse.
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;
Et je ne comprends point dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidele;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise ?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet, jamais je la méprise !

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par Don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?

En serez-vous plus digne, et par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'État par ce choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma Reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi.
J'en crains également l'une et l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous:
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter;
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et ne pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle,
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;

Et la Reine pour moi vous saura bien payer
Du tems qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez, n'en perdez pas la digne occasion ;
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légéreté même où tant d'honneur engage,
Est moins légéreté que grandeur de courage;
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. Alvar.

Ah! laissez-moi, Madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos loix, l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services;
Puiqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. Elvire.

Le crime, Don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis Reine sans sceptre, et n'en ai que le titre:
Le pouvoir m'en est dû; le tems en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.

D ij

Pouvois-je en cet exil davantage sur moi ?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un Roi ;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune,
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, Don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon État.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle ;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante ;
Et soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée ;
De plus constans que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause, ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur ;
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence.
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret ;
Mais courir au devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !...

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ?
Que...

D. ELVIRE.

Vous acheverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état....
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.
(*Elvire sort.*)

## SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La Reine charme-t-elle auprès de Done Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croît.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera Roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui; de vous voir long-tems hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

---

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, Don Alvar, leur parler un moment;
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice,
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir, alors que vous parlez.

(*Il sort.*)

## SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure,
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus D. Alvar; vous en savez la cause.
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force, aime qu'on le néglige,
Et mon refus, du moins, autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder;
Mais avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de Reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise;
Qui prendroit, en m'aimant, même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale;
Je voudrois, en tous deux, voir une estime égale,

Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous;
Car ne présumez pas que je prenne un époux,
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage,
Qu'un Roi, fait de ma main, détruise mon ouvrage.
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, Madame, et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur!
Mais puisque c'est par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers,
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers:
Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang:
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos, ne peut plus pour un Comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte,
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il est entre vos mains des présens assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;

Il en est dont sans honte il seroit possesseur.
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;
Et je veux que le Roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frere,
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine :
Je sais qu'en cet État je serai toujours Reine,
Et qu'un tel Roi jamais, quelque soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous, un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux ; n'y consentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Oui, Madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits,
Votre sceptre, Madame, est trop cher à ce prix,
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait, il est digne de l'être ?
Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un Souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :
S'il est d'un sort indigne, ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui ;

Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller, il faut qu'on me l'arrache :
J'en dois compte aux ayeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer ?
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusques-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur ;
Mais si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au Marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, Don Lope ?

D. MANRIQUE.

A moi, Madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort, parmi vous, de vouloir faire un Roi.

Allez, heureux amans, allez voir vos maîtresses,
Et parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits,
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'État des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous ?
Que la constance est belle au jugement de tous,
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, Madame, et souffrez qu'on s'explique;
Vous connoîtrez du moins Don Lope et Don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles,
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort:
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une.

Nous ignorons laquelle, et vous la choisirez,
Puisqu'enfin c'est la sœur du Roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frere,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre État si doux,
Qu'affermit sous vos loix la concorde entre nous!

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point, qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs, par conséquent, mes premieres sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre État m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, Madame, en Souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en Reine:
Nous vous obéirons; mais sans y consentir.
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance,
Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur:
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre chose.
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais encore une fois que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

## SCENE V.

D. ISABELLE, *seule.*

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorque l'obéissance au trône les destine ?
Est-ce orgueil ? est-ce envie ? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité ?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa Reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse,
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse ?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?
Si ce n'est que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel ! laisse-moi donner ce que je n'ose prendre ;
Et, puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de Rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix !

## SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, j'ai perdu tems.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les Comtes, à ce prix, fuyent le diadême.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, Madame; au contraire, il estime ces Dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir:
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité:
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mêlange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,

Comme une aversion, qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs !

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse ;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, Madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire,
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime Done Elvire,
Il doit l'accompagner jusques dans son Empire,
Et fait à mes amans ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir ; mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître,
Et qu'une Reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enleve, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon État de plus doux à mes yeux !
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie,
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie ;
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?

Je ne sais pas s'il aime ou Done Elvire, ou vous ;
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! Et c'est ce qui m'étonne.
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils, pareille violence,
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une,
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger,
Que ce soit m'obéir, et non me négliger,
Et que voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien ;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien :
Il mé préfere une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence.
Faux respect qui me brave, et veut regner sans moi.

BLANCHE.

Pour aimer Done Elvire, il n'est pas encor Roi.

D. ISABELLE.

Elle est Reine, et peut tout sur l'esprit de sa mere.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frere;
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,

Avec les Députés qu'on attend d'Aragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de Prince égal à ma naissance,
Qui ne fût sous l'hymen, ou More, ou dans l'enfance;
Mais s'il lui rend un frere, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos, ni pour vous,
Et devenant par-là Reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale,
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône, et l'amour d'une Reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un Roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître ;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel Maître,
Ce Prince qu'il vous rend, après tant de travaux,
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon joint avec la Castille,
Du sang des deux grands Rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'État plus qu'à nous,
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Mores, nos voisins, dompter la tyrannie ;
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux
Qui d'une grande Reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,

Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit,
Et ce grand bruit, enfin, peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues miseres
Chasserent Don Fernand du trône de ses peres.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce Prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils ;
On le nomma Don Sanche, et pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître Don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu,
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques
Pour reconnoître un jour le sang de nos Monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort,
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille,
Dont je vins, par son ordre, accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos,
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
*Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable ;*
*Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !*
*Don Raimond a pour vous des secrets importans,*
*Et vous les apprendra quand il en sera tems :*
*Fuyez dans la Castille.* A ces mots il expire,
Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumiere en ces obscurités ;

Mais le voyant venir avec ces Députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!
J'ai cru que du secret le tems étoit venu,
Et que Don Sanche étoit ce mystere inconnu,
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mere.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espere!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici.
Voyez quelle apparence, et si cette Province
A jamais su le nom de ce malheureux Prince?

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche Don Sanche, où Don Sanche n'est pas;
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre Prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fiere valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadême,
Deux Reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer,
Ce prompt consentement d'un Peuple qui l'adore,
Madame, après cela, j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre Prince est le vaillant Carlos.

Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance,
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la Reine à choisir parmi vous
Un Roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête ?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses ayeux ?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage
Pour devoir sa grandeur entiere à son courage.
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

D. LÉONOR.

Le voici ; nous saurons ce que lui-même en pense.

## SCENE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense.
Un Peuple opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois Don Sanche, et Prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce Roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse, et de vous et de moi ?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire ;
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les Peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre :
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir ;
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute,
Et notre honneur au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Votre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;

Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un Roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respecrons Don Sanche, et l'acceptons pour Maître,
Si-tôt qu'à notre Reine il se fera connoître,
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur ; et d'un Soldat quittant la fausse image,
Recevez comme Roi notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre :
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en Roi de comédie.
Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux :
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la Reine est encore en ma main ;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.

Ce bras qui vous sauva de la captivité
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du Prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez Don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau Marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions qu'il soit Guzman, ou Lare;
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal:
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et si Don Sanche, enfin, n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la Reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, Madame, éclaircir ce mystere;
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mere;
Et dans les différens qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

(*Don Manrique et Don Lope sortent.*)

SCENE III.

## SCENE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite :
Pour me faire un honneur, on veut que je l'achete :
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-tems.

D. LÉONOR.

Laissons-là ce combat, et parlons de Don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la Cour y penche ;
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert, à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié ;
Mon orgueil, à ce bruit, prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance.
Je me figurerois ces destins merveilleux,
Qui tiroient du néant les Héros fabuleux,
Et me revêtirois des brillantes chimeres,
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres,
Car, enfin, je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation ;
Je ne puis regarder sceptre, ni diadême,

Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux,
Que pousse vers le Ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre.
Je ne suis point Don Sanche, et connois mes parens;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends:
Gardez-le pour ce Prince; une heure ou deux, peut-être,
Avec vos Députés vous le feront connoître:
Laissez-moi, cependant, à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire:
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement
Qui le panche vers vous, malgré moi vous dément.
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux;
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici, je n'en vois aucun signe:
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang des Rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu.
Il porte sur le front un luisant caractere
Qui parle, malgré lui, de tout ce qu'il veut taire;

Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis,
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité;
Mon estime, au contraire, est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente:
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point, du moins, une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de Don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses Rois légitimes:
N'en cherchez plus la gloire, et, quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains, enfin, avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire: adieu; pensez-y bien,
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

(*D. Léonor sort.*)

## SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les Reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un Héros qu'on reconnoît pour Roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins, respecte en moi l'ouvrage de la Reine.

BLANCHE.

La Reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un Prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude;
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité,
Méritoit de Don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

## SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

MADAME, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos ;
C'est faire au nom d'un Prince une trop longue injure!
Je ne veux que celui de votre créature;
Et, si le sort jaloux qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant, je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu :
Souffrez que je l'évite, en vous disant adieu ;
Souffrez...

D. ISABELLE.

Quoi ! ce grand cœur redoute une couronne?
Quand on le croit Monarque, il frémit, il s'étonne ;
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer ?

CARLOS.

Ah ! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,
Que déja mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race et mon pays ;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,

Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître,
Elle a déja trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, Madame, et né dans l'Aragon,
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste;
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel Comte et quel Marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre Princesse;
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse,
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez, en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! Madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort, j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un Roi le nom et le courage;
Et depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une Reine, il n'a pu s'enflammer.
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire

Qui m'a fait infidele, ou vous, ou Done Elvire ;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir,
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidele.
Qui n'a rien à prétendre, en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux.
Voilà mon second crime ; et quoique ma souffrance,
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant Done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort :
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite :
Ce trouble a quelque tems amusé ma douleur ;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur :
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, Madame, aucun combat à faire :
Je vois pour vous Don Sanche un époux nécessaire ;
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des Rois,

Les raisons de l'État reglent toujours leur choix :
Leur sévere grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un Prince qui l'égale ;
Et puisque le saint nœud qui le fait votre époux,
Arrête comme sœur Done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentimens de Reine ;
Par un trouble secret je les sens confondus.
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche, attendez qu'on le voie ;
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je ? Allez, Marquis, j'y consens de nouveau ;
Mais avant que partir, donnez-lui mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une Reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir !
Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom, et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous Don Sanche! Ah ! ciel, qu'osai-je dire ?
Adieu ; ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frere;
Puisque de notre Reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug qui m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être Roi;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire,
Consent que mon amour, de ses loix dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux; mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers,
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse,

Qui du nom de Carlos, malgré Carlos abuse,
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chere;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frere:
Attendez les effets que produiront ces bruits,
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
Si le ciel m'ôte, ou laisse enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frere, ou de moi-même,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame; c'est lui seul que je veux qui m'entende,
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui,
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frere implorer la puissance,
Pour ne vous obtenir que par obéissance,
Et par un lâche abus de son autorité,
M'élever en Tyran sur votre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des sentimens que mon ame ne suive:
Le digne sang des Rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les soumissions cherchent des assurances;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,

Et vous obstineriez dans ce respect extrême,
Jusques à me forcer à dire : *Je vous aime.*
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux :
Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel tems vous aimez Done Elvire,
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis ;
Mais encore une fois, sachons ce que je suis,
Et si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystere.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que s'il devient mon Roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur, donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la Reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.
( *Il sort.* )

SCENE II.

## SCENE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

DON Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma priere,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiere :
J'ai craint en vous voyant un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage ?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau Roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux ; si vous demeurez Reine ?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine ?

D. LÉONOR.

En cette incertitude, on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir suprême....

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'INTERROMPS vos secrets; mais j'y prends part moi-même,
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris ?

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Vu que depuis un mois qu'il vient des Députés,
On parloit seulement de peuples révoltés ?

D. LÉONOR.

Je vous puis, sur ce point, aisément satisfaire,
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans le dernier fort Don Garcie et son fils;
On l'a pris tôt après, et soudain par sa prise,
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix,
Que nous avons un Roi du vrai sang de nos Rois,
Que Don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence.
Il joint nos Députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce Prince étoit en votre Cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un Domestique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus;
Mais bientôt Don Raimond vous dira le surplus....
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

## SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BALNCHE.

AH, Madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée!
Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son pere est en ces lieux;
Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'histoire ?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle....
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier, je le voyois descendre;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre;
Votre cour obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, *Don Sanche d'Aragon*,
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît, frémit de sa disgrace;
Puis laissant la nature à ses pleins mouvemens,
Répond avec tendresse à ses embrassemens.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincere;
On n'entend que soupirs : *Ah mon fils !... Ah mon pere !...*

*O jour trois fois heureux ! Moment trop attendu !*
*Tu m'as rendu la vie !....* et, *vous m'avez perdu !*
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie.
Il s'aveugle soi-même, et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les Comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité !)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a, si mal à propos,
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue ;
Chacun la tient trop vraie aussi-tôt qu'elle est sue ;
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les Comtes font traîner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même,
Les vérités qu'il dit cédent au stratagême,
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et bouillant de colere,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son pere ;
On tremble devant lui sans croire son courroux,
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

## SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

EH bien ! Madame, enfin; on connoît ma naissance:
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité,
Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !
On me vole mon pere ! on le fait criminel !
On attache à son nom un opprobre éternel !
Je suis fils d'un pêcheur; mais non pas d'un infâme:
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de Comte et de Marquis,
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils :
Rien n'en peut effacer le sacré caractere.
De grace, commandez qu'on me rende mon pere !
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois

A fait trembler le More, et triompher nos Rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle :
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez, ainsi que nous, ce peuple à s'abuser :
Il aime son erreur, daignez l'autoriser ;
A tant de beaux exploits, rendez cette justice,
Et de notre pitié, soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié !
Reprenez votre orgueil et votre inimitié :
Après que ma fortune a saoulé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
Et me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté :
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux Comtes jadis fut le libérateur :
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguere en peine
Deux illustres Rivaux sur le choix de leur Reine :
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un Souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette Province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un Prince.
Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux

Un cœur que ravaloit le nom de ses ayeux.
La gloire qui m'en reste, après cette disgrace,
Eclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel pere,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi;
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils:
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités,
Dont il vous plut orner ses rares qualités:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les releve avec ce grand courage,
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire;
Et dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illustre effort prévient mes sentimens.
Ils paroîtront en vain, Comtes, s'ils vous excitent

A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject;
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux Héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel pere;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point,
D'être né d'un tel pere, et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

## SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

PRINCESSES, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.

J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien, mal-à-propos, sa présence importune,
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même, à ces raisons, ajouté la menace.
Rien ne peut l'ébranler: Sanche est toujours sa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand Seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme;
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame!)
Que voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La Reine d'Aragon agrandiroit son fils.

( *A D. Léonor.* )

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez, sans doute, à cet illustre fils,
Un rang encor plus haut que celui de Marquis.
Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.

( *Don Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.* )

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame; j'en saurai si mon fils vit ou non;
Et c'est où le feu Roi, déguisant sa naissance,

D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir....
Ah ! Sanche, si par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage,
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû !....
Mais, à ce doux transport, c'est déja trop permettre ;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares,
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

---

## SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, D. CARLOS
D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE,
un Garde.

LE GARDE.

MADAME, Don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir,
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

## SCENE VIII et derniere.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

LAISSEZ-LA, Don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement Don Sanche à ses parens.
Vit-il, peut-il braver nos fieres destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, Madame, où pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu Roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second pere,
Qui l'estime son fils, ignore ce mystere.
Ainsi qu'en votre Cour, Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Dom.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,

D'où

D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la Cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même et chéri de la Reine:
Si-bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître....

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, Madame.... Ah! Seigneur, ah! mon
maître!....

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand Prince; rendez-vous.
La vérité paroît: cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule;
Mais, Madame, voyez si le billet du Roi
Accorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR, *ouvrant l'écrin, et lisant un billet qu'elle en tire.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même;
» Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer:
» Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
» Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

» Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
» Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir.

» De crainte que les soins de l'amour maternelle,
» Par leurs empressemens le fissent découvrir.

» Nugne, un pauvre pêcheur, en croit être le pere;
» Sa femme, en son absence, accouchant d'un fils mort,
» Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
» Que le pere et le fils en ignorent le sort.

» Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange,
» Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
» Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
» Doit un jour, par vos mains, lui rendre son vrai rang.

» A ces marques, un jour daignez le reconnoître;
» Et puisse l'Aragon, retournant sous vos loix,
» Apprendre, ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
» Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses Rois. »

Don Fernand d'Aragon.

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

Carlos, *à Done Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(*A Done Isabelle.*)
Je reprends, toutefois, Nugne pour mon vrai pere,
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'espere.

D. Isabelle.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant Marquis;

Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un Roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes,
Pour la rendre à Don Sanche et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui, sans le partager, donnoit mon cœur à deux :
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à Done Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frere,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire ?

D. ELVIRE.

Si Don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien, à mes yeux, tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à Done Léonor.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

( *A Don Manrique et Don Lope.* )

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement,
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime ;
C'est la même vertu, sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à Done Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer :
Nos députés, Madame, impatiens d'entrer....

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté,
Et qu'on l'amene ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

FIN.

# EXAMEN
## DE
# D. SANCHE D'ARAGON.

CETTE Piece est toute d'invention ; mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte, est tiré d'une Comédie Espagnole intitulée : *El Palacio confuso*, et la double reconnoissance qui finit le cinquieme, est prise du Roman de Don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le Théatre ; mais une disgrace particuliere fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le Public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la Cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque tems elle se trouva reléguée dans les Provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu assez honnête homme, pour se faire aimer de deux Reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi ; et quand il faut de nécessité finir la Piece, un bon homme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnoître pour frere de l'autre.

*Hæc eadem à summo expectes minimoque Poëta.*

Don Raimond et ce pêcheur ne suivent point la régle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun Acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connu. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la Reine Done Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrieme ; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le Roi, son mari, lui eût appris en mourant que Don Raimond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce Prince. On peut dire de Don Raimond, qu'il vient avec les Députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette regle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux, et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase, et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la Piece n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le tems de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerois plus sur les Pieces qui restoient à examiner. Les sentimens du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le Théatre. L'amour des deux Reines pour Carlos y paroît très-visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différens caracteres, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus

de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse ; et par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux Spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les Comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déja, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

FIN.





